

Situation sociale de la Galilée d'Antipas et de Jésus **Modèles sociaux et/ou archéologie**

Jean-Paul Michaud

Volume 21, Number 1, 2013

L'archéologie et la Bible

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1025472ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1025472ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de théologie et de sciences des religions, Université de Montréal

ISSN

1188-7109 (print)

1492-1413 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Michaud, J.-P. (2013). Situation sociale de la Galilée d'Antipas et de Jésus : modèles sociaux et/ou archéologie. *Théologiques*, 21(1), 141–171.
<https://doi.org/10.7202/1025472ar>

Article abstract

Recent research on historical Jesus has concentrated on the social context of Herod Antipas' Galilee, the milieu of Jesus of Nazareth. Currently, two positions lead scholarly debates. The first, based on sociological models, presents a Galilee torn by serious economic and social conflicts as the context of Jesus' activity. The second, based on the available archaeological evidence, portrays first century Galilee as rather economically prosperous. Galilee according to sociological theory or Galilee revealed by what archaeology has recovered from the ground ? This article shows that the interpretation of crisis, born of the catastrophizing projections of the models, is not confirmed by recent archaeological research.

Situation sociale de la Galilée d'Antipas et de Jésus

Modèles sociaux et/ou archéologie*

Jean-Paul MICHAUD**

Exégèse néotestamentaire

Université Saint-Paul (Ottawa, Canada)

Le sous-titre, tel que proposé, semblerait opposer deux manières d'approcher la situation sociale de la Galilée du 1^{er} siècle, celle, très spécialement, de la Galilée d'Antipas qui va de -4 à 39 ÈC et coïncide pratiquement avec celle de Jésus de Nazareth, exécuté probablement au temps de la Pâque juive de l'an 30. On pourrait penser, en effet, que les modèles sociaux sont des constructions tout à fait hypothétiques, inventées de toutes pièces, alors que l'archéologie, elle, a les deux pieds sur terre et rejoint vraiment la réalité. Mais il suffit d'étudier quelque peu la question des modèles et de plonger dans l'histoire de l'archéologie, en essayant de démêler les différents courants qui l'agitent, pour s'apercevoir que les choses ne sont pas si simples, que les modèles sociologiques, d'une certaine manière, sont aussi ancrés dans la réalité historique et que l'archéologie est devenue de plus en plus déductive et se sert couramment de modèles.

Par ailleurs, c'est dans une perspective de recherche historique, celle du Jésus de l'histoire, que je me suis heurté aux mondes des modèles

* Texte d'une conférence présentée lors du 69^e congrès de l'ACÉBAC (Association catholique des études bibliques au Canada) tenu à Pierrefonds, du 5 au 7 juin 2012.

** Jean-Paul Michaud est professeur émérite en exégèse néotestamentaire de l'Université Saint-Paul (Ottawa). Depuis plusieurs années, il est engagé dans la quête du Jésus de l'histoire et l'étude des documents pouvant servir à cette histoire: écrits canoniques (problème synoptique et Source Q) et écrits apocryphes chrétiens. Il a récemment publié une longue étude (2012): «Jésus de l'histoire et écrits apocryphes chrétiens», dans A. Gagné et J.-F. Racine, dir., *En Marge du Canon. Études sur les écrits apocryphes juifs et chrétiens*, Paris, Cerf (L'écriture de la Bible 2), p. 33-84.

sociaux et de l'archéologie récente. La recherche sur Jésus est en effet largement devenue, ces dernières années, l'étude du contexte dans lequel Jésus a vécu, notamment du contexte social et de la manière de vivre des gens de son pays. Si, historiquement, on veut comprendre son message, il faut forcément le mettre en lien avec la situation des gens auxquels il s'adressait. C'est ainsi que les recherches sur la Galilée d'Antipas, principal contexte de l'activité de Jésus, se sont multipliées récemment, dans un grand bouillonnement où se mêlent modèles théoriques et vestiges archéologiques.

Dans une première partie, je jetterai un regard global sur les modèles sociaux et le statut actuel de l'archéologie dans le champ des sciences humaines, mais toujours dans la perspective de l'histoire. Regard sur la nature des modèles sociaux, leur valeur et leur apport précieux. Regard sur l'archéologie, non pas précisément sur les théories qui la motivent, mais sur ce qu'elle recueille sur le terrain, sur les restes, les vestiges, en un mot sur les *traces* de cette réalité singulière, à laquelle s'intéresse l'histoire — qui n'est pas autre chose qu'une « connaissance par traces » (Bloch 1949, 21).

Dans une deuxième partie, je m'en tiendrai à la question de la relation entre les villes et les villages de Galilée, telle qu'elle résulte du programme d'urbanisation d'Hérode Antipas, qui, au début de son règne, reconstruit Sepphoris (détruite en -4 lors des soulèvements qui suivirent la mort d'Hérode le Grand) et fonde ensuite Tibériade en 19-20 ÉC. Donc, situation sociale de la Galilée selon les modèles sociaux et situation sociale de la Galilée selon les archéologues du terrain. Ou, si l'on veut, les deux portraits qui circulent actuellement parmi les spécialistes de la Galilée d'Antipas.

1. Modèles sociaux et archéologie

1.1 *Modèles sociaux*

1.1.1 *L'Idéaltype* de Max Weber

Ainsi que l'entend Max Weber, la construction d'idéaltypes ou de modèles, utilisés dans la recherche sociologique, n'est pas un but dont on pourrait se satisfaire, mais uniquement un *moyen* de connaissance (Weber 1965, 183). Confrontés à la réalité empirique ou historique, confrontation toujours nécessaire, les modèles ont une valeur heuristique importante.

Retenons, avec Weber, que l'idéaltype¹ ou les types idéaux ne sont pas déduits *a priori*, intellectuellement, logiquement, à partir de principes. Ils sont construits à partir de la réalité sociale dont, par synthèse et abstraction, on extrait et accentue certaines caractéristiques jugées représentatives d'un fait ou d'un ensemble de faits ayant cours dans l'histoire (voir Dantier 2004, 4). Les types idéaux ne naissent donc pas de la pure imagination, ils ont un ancrage dans l'histoire. Ils sont construits à partir de constatations réelles, mais, parce qu'idéaux justement, ils ne retiennent que le récurrent et s'éloignent ainsi de la réalité concrète. Ils s'écartent de ce qui n'apparaît qu'une seule fois, à un seul endroit, de ce qui différencie, de ce qui distingue, du singulier que cherche à retrouver l'histoire. Ce sont bien des formes d'approche de la réalité, mais elles n'en sont pas des descriptions. Les idéaltypes sont des généralisations². La sociologie est en quête de règles générales du devenir.

Par là, elle s'oppose à l'histoire qui, dans son analyse des actes, des structures et des personnalités, s'attache à l'individuel. S'attache, si l'on veut, au contingent, c'est-à-dire à ce qui pourrait ne pas être. Un philosophe l'a bien dit récemment, le discours historique, c'est « l'écriture de la contingence ». L'objet de l'histoire est le réel. Mais

le réel, c'est ce qui est ontologiquement faible [...] Le réel, c'est le contingent, cet être faible qui est un pouvoir-ne-pas-être. De ce réel, il ne peut pas y avoir de discours fort [scientifique, qui en dégagerait les lois cachées, comme tente de faire la sociologie], qui rende raison de son dit, [...] car on ne peut rendre raison que du général [ce à quoi s'attache la sociologie], or ce réel est irrémédiablement singulier. (Benoist 1996, 255)

Pourtant, les modèles sociaux (que j'assimile ici aux idéaltypes) entendent bien dire quelque chose de la réalité et, dans le cas présent, de la réalité sociale de la Galilée d'Antipas. C'est ici qu'intervient ou devrait intervenir l'étape de la vérification. Il faut bien examiner, en effet, si les modèles s'appliquent³. Il faut comparer les faits, que nous connaissons par

1. Sur la conservation en français de la terminologie webérienne, voir Freund, dans Weber (1965, 485).
2. Weber (1965, 185) dit très bien que « l'idéaltype est un tableau de pensée, il *n'est pas* la réalité historique ». Un tableau de pensée, qui n'existe nulle part tel quel, « *il est une utopie* » (181, l'auteur souligne). Ajoutant aussitôt : « Le travail historique aura pour tâche de déterminer dans chaque cas particulier combien la réalité se rapproche ou s'écarte de ce tableau idéal » (181).
3. « Pour savoir si le cours empirique [de tel phénomène analysé] a été effectivement le même que celui qu'on a construit, il faut le vérifier à l'aide de cette construction prise

ailleurs (par les sources littéraires — notamment le Nouveau Testament et, pour la Galilée, Josèphe très spécialement — ainsi que l'archéologie), avec ces types idéaux censés les expliquer. Quand les faits correspondent aux types idéaux, ils sont alors mis en relief, arrachés à la confusion de la complexité, « compris » (c'est le service à la connaissance que prétend ou veut rendre la sociologie). Mais si les faits ne correspondent pas à l'idéaltype, ils sont aussi mis en relief — et c'est encore plus passionnant pour l'histoire — mais cette fois par leur *écart*. « Les types idéaux permettent [alors] de dégager la singularité historique du ou des faits concernés, en sortant de l'universel, qui n'apporte pas de connaissance sur les particularités toujours historiques de la vie sociale » (Dantier 2004, 5). En ce sens, les types idéaux ou les modèles sont particulièrement, paradoxalement, utiles à l'histoire, très précisément quand les faits ne s'accordent pas avec eux !

Henri-Irénée Marrou l'a dit parfaitement :

Une fois en possession de cette idée pure [*Idealtypus*], l'historien, revenant au concret, s'en sert pour mieux saisir dans la connaissance les cas singuliers, les seuls « réels », que présentent nos documents, et cela de deux manières : d'une part, dans la mesure où les exemples particuliers, une fois superposés à l'image théorique du Type-idéal, révèlent une coïncidence plus ou moins grande avec celle-ci, le réel se trouve désormais avoir acquis une intelligibilité, partielle sans doute, mais authentique ; en second lieu, dans la mesure où la confrontation aboutit à un jugement négatif (celle où le cas réel se révèle n'être pas identique à l'*Idealtypus*), ce jugement permet d'atteindre *une connaissance précise du singulier en tant que tel* [je souligne], jusque-là insaisissable dans son autonomie, son hétérogénéité absolue⁴. (Marrou 1954, 154-155)

L'écart qui est alors manifesté permet justement de dégager la singularité historique du ou des faits concernés. À l'opposé, quand les faits cor-

comme moyen heuristique, en procédant à une comparaison entre l'idéaltype et les « faits » » (Weber 1965, 198). Les sciences sociales sont des sciences, mais dont les conclusions n'ont absolument pas le degré de fiabilité (de *reliability*) que possèdent les sciences naturelles (physique, chimie, biologie). Il faut donc être prudent quand on s'appuie sur leurs conclusions pour prédire comment les gens vont se comporter dans telle ou telle situation ou pour reconstruire comment les gens ont dû se comporter dans le passé (ce qui est, il me semble, comme une prédiction à l'envers, comme à rebours). Voir, à ce propos, les réflexions de Gutting (2012).

4. Alors qu'en philosophie classique on affirme qu'il n'y a pas de science du singulier, il faut bien reconnaître que ce concept d'écart du modèle ou d'approximation du modèle (scientifique) ouvre la voie à une quasi-connaissance scientifique du singulier !

respondent (et plus ils correspondent) au type idéal, ils s'évanouissent pour ainsi dire dans l'universel, échappant d'une certaine manière à l'histoire.

1.1.2 La Galilée dans les modèles

Les recherches sur la situation sociale de la Galilée se sont évidemment tournées vers les modèles censés rendre compte, permettre de comprendre ou d'expliquer⁵. Mais il semble que les chercheurs n'aient pas toujours bien réfléchi aux enjeux de la construction des modèles et qu'ils se contentent facilement d'appliquer automatiquement leurs généralisations à la situation de la Galilée d'Antipas, de les imposer comme des corsets, ou comme « une sorte de lit de Procuste dans lequel on introdui[t] de force l'histoire » (Weber 1965, 187)⁶. En particulier, je ne me souviens pas d'avoir rencontré, dans l'immense littérature sur la Galilée, cette notion d'écart et d'approximation soulignée par Weber et si utile à l'historien. Dans les présentations qu'on fait des modèles, on ne parle jamais d'écart : le modèle est proposé, accepté et on conclut qu'il reflète parfaitement la réalité, que les choses ont dû se passer comme le modèle le prévoit. Bien qu'il s'agisse de suppositions, que le modèle comme tel soit simplement suggestif et ne fournisse aucune « donnée », la littérature sur la Galilée de Jésus, on le verra, est pleine de « it must have been », de « would », etc.

Ce que la sociologie construit ce sont des modèles abstraits. Et, d'une certaine manière, c'est grâce à cette abstraction qui l'éloigne du réel concret, qu'elle sert le mieux l'histoire. Paradoxalement en effet, selon ce qu'en dit Dantier, « plus la construction des idéaltypes est rigoureuse, c'est-à-dire plus elle est étrangère à la réalité en ce sens, mieux elle remplit son rôle du point de vue [...] de la recherche » (Dantier 2004, 9). Mieux elle remplit son rôle, notamment dans sa relation à l'histoire, en raison précisément de l'écart qu'elle permet de vérifier, entre le type « pur » (idéal justement) et la réalité concrète ; écart qui spécifie et singularise l'objet ou le matériel analysé. Mais pour ce faire, il faut passer au travail de confrontation avec le réel. Et c'est ici, à mon avis, qu'entre en jeu l'archéologie, qui ramène au jour les restes du passé, les traces de ce qui a existé autrefois, de ce qui a

5. Comme le dit Paul Veyne (1971, 350), on sait *expliquer* quand on peut dire quelle cause, en gros, entraîne régulièrement tel effet donné.

6. Sur la nature et le fonctionnement des modèles, il faut voir les très pertinentes réflexions de Marianne Sawicki (2000), dans son chapitre intitulé : « The Trouble With Models » (61-80).

été la réalité, permettant la vérification ou la falsification des hypothèses ou reconstructions proposées par les modèles.

1.2 *Archéologie ou référence à la réalité*

1.2.1 Les révolutions en archéologie

L'archéologie se présente souvent comme auréolée de mystère, de gloire et d'aventures : Heinrich Schliemann dans la poussière lumineuse de Troie ou Indiana Jones à la recherche de l'Arche perdue. Mais la réalité scientifique ne correspond pas tout à fait à cette vision romantique.

Dans sa période classique, l'archéologie est étroitement liée à l'histoire. C'est alors une discipline dont l'objectif est de reconstituer l'histoire de l'humanité depuis la préhistoire (avant l'écrit) jusqu'à l'époque contemporaine à travers les vestiges matériels qui ont subsisté. C'est en cela qu'elle se distingue de l'histoire dont les sources principales restent les textes. Elle était perçue avant tout comme science auxiliaire de l'histoire. Mais l'archéologie a connu une croissance rapide, en particulier aux États-Unis où elle est devenue non seulement indépendante, autonome, mais surtout multidisciplinaire. Le grand tournant s'est opéré au cours des années 1970. Jusque-là les archéologues s'intéressaient surtout à la poterie, aux artefacts, aux restes d'édifices et, à partir de là, de façon inductive, essayaient — comme avec les pièces d'un puzzle — de reconstruire une image du passé. Désormais, la nouvelle approche cherche à savoir, principalement, comment les gens vivaient autrefois : ce qu'ils mangeaient, ce qu'ils cultivaient, quelle sorte d'élevage ils pratiquaient, quelles relations économiques et sociales ils entretenaient. Pour atteindre cet objectif, toutes les sciences exactes sont appelées à la rescousse : géologie, chimie, physique, biologie, mathématiques, mais aussi hydrologie, sciences de la terre, climatologie, paléontologie, paléo-ethnobotanique, palynologie (étude des pollens) et autres. C'est la perspective ultra-scientifique de ce qu'on a appelé « *the New Archaeology* ». Une archéologie non plus tournée, comme autrefois, vers la vérification des récits historiques, mais s'efforçant de comprendre et d'expliquer l'évolution, les processus des changements culturels (*processual archaeology*). On se détourne donc d'une certaine histoire, pour se tourner vers l'anthropologie et ce, d'une manière radicale, en proclamant comme loi nouvelle le slogan de Willey et Phillips (1958, 2) : « L'archéolo-

gie américaine est anthropologie ou elle n'est rien »⁷. Dans les universités américaines, l'archéologie est l'une des quatre branches de l'anthropologie (avec l'ethnologie, la linguistique et l'anthropologie physique).

L'archéologie est donc passée d'une phase plutôt intuitive, descriptive, classificatrice et historique, fonctionnant de manière inductive, à une phase explicative, fortement déductive, avec une orientation qu'on appelle « monothétique » (Renfrew et Bahn 2012, 465-476; aussi Dever 1981, 15), c'est-à-dire axée sur la recherche des lois cachées du comportement humain. Cette nouvelle archéologie s'efforçait et s'efforce toujours (même si on est désormais passé à la *post-processual archaeology* qui critique fortement le positivisme scientifique — à la Carl G. Hempel — de la *New Archaeology*⁸) de bâtir des modèles vérifiables (*testing hypotheses*) pour expliquer la dynamique de la société humaine. Dans cette révolution, non seulement archéologues et scientifiques sont devenus collègues, mais l'archéologue lui-même a dû devenir un scientifique et acquérir des compétences dans de multiples sciences. Désormais d'ailleurs, les fouilles ne sont plus entreprises par un seul ou une seule archéologue — le Grand Archéologue entouré d'une troupe de travailleurs bédouins — comme au temps d'Albright en Palestine, de Miss Kenyon à Jéricho et Jérusalem ou de Roland de Vaux à Qumrân et Ain Feskha, mais par toute une équipe intégrant des compétences très diverses.

1.2.2 L'impact sur l'archéologie galiléenne⁹

Tous ces changements ont affecté petit à petit l'archéologie du Proche Orient et notamment celle de la Palestine. On peut diviser cette dernière en quatre périodes, étroitement liées aux bouleversements politiques qui ont secoué la Palestine.

Dans sa période de formation (1838-1914)¹⁰, l'archéologie, en Palestine, est une branche des études bibliques et on parle alors d'*archéologie biblique*. En 1890, Sir William Flinders Petrie — qui a découvert la stèle de

7. « American archaeology is anthropology or it is nothing ». Sur la *New Archaeology*, voir Renfrew et Bahn (2012, 40-43, 469-476 et 488-489).

8. Sur la *post-processual archaeology*, voir Renfrew et Bahn (2012, 43-45, 484-489). Carl Gustav Hempel (1905-1997) était un philosophe des sciences, une figure majeure de l'empirisme logique.

9. Voir Dever (1981). Pour ce qui suit, je dépends de Dever (1980, 41-48).

10. Dever (1980, 41) rattache le début de l'exploration moderne de la Palestine en 1838 au voyage d'Edward Robinson (1794-1863), bibliste américain, qui se présentait non comme archéologue, mais comme géographe biblique.

Merneptah en Égypte (Luxor, 1896) où l'on trouve la première mention d'Israël dans un document profane — développe plus ou moins intuitivement ce qui allait devenir les principaux outils des fouilles postérieures : la stratigraphie et une typologie de la céramique permettant d'établir une chronologie. Notons qu'en 1890, c'est aussi le Père Lagrange et la fondation de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem.

De 1918 à 1940, l'archéologie passe d'une phase plutôt intuitive à une discipline systématique (sinon encore scientifique) avec W. F. Albright, qui maîtrise si bien la poterie et la stratigraphie que le cadre chronologique qu'il propose pour les âges du bronze et du fer (3500-600 AEC) serait encore utile aujourd'hui.

La troisième période de 1948 à 1970 fut très florissante. Les conditions politiques sont à nouveau complètement changées. L'État d'Israël est fondé en 1948 et les Israéliens se lancent dans de grandes entreprises de retrouvailles *nationales*. Les thèmes centraux de l'archéologie biblique tournent autour de la recherche du contexte des hauts faits du *nationalisme* des temps anciens : récits des patriarches, Exode, conquête militaire de Canaan¹¹. Parmi les fouilles spectaculaires de l'époque, mentionnons celles de Yigael Yadin à Hazor (1955-1958) et Masada (1963-1965), celles de Miss Kenyon à Jéricho (1952-1958) et Jérusalem (1961-1967) et celles de Roland de Vaux à Qumrân et Ain Feskha (1949-1956).

À partir de 1970, l'influence américaine devient prédominante. On ne parle plus alors d'archéologie biblique, mais d'archéologie syro-palestinienne, sortie du cloître (pour parler comme Dever 2001, 62), qui devient une discipline indépendante, une branche séculière de l'archéologie générale. En Eretz-Israel, l'archéologie est alors entraînée dans le tourbillon de la *New Archaeology* et en suit tous les développements. Il en est ainsi également pour l'archéologie strictement galiléenne, bien que ce ne soit pas les archéologues de Galilée qui lancent les grands débats théoriques. Seul James F. Strange (directeur, entre autres, de l'une des grandes fouilles à Sepphoris), semble-t-il, a situé son entreprise dans un cadre théorique¹². Ce sont surtout les historiens et les biblistes qui ont fait intervenir les modèles, des modèles issus d'ailleurs de la sociologie et non pas tellement des « testing hypotheses » des archéologues.

11. Sur l'aspect « nationaliste » de l'archéologie en Israël, voir Moxnes (2001, 65-67).

12. Voir Jensen (2006, 132). Je rappellerai plusieurs fois l'importante thèse de Jensen. L'auteur en donne lui-même un bon résumé dans Jensen (2007b). Voir Strange (1992 et 1997).

Retenons seulement, pour l'instant, que la Galilée de la période gréco-romaine est probablement la zone la plus intensément fouillée de cette Palestine, qui appartient déjà à l'une des régions les plus connues du monde méditerranéen ancien. Ces fouilles ont porté sur les deux principales villes du territoire d'Hérode Antipas, Sepphoris et Tibériade, mais aussi, plus récemment, sur la Galilée rurale et tout dernièrement sur Magdala¹³. Ce sont ces données archéologiques que je vais tenter de comparer aux reconstructions proposées par certains modèles sociologiques, données archéologiques dont les chercheurs du Jésus de l'histoire ne se sont guère préoccupés au dire de l'archéologue James F. Strange (1997, 291).

2. Le contexte socio-économique de la Galilée d'Antipas et de Jésus

La question en jeu est bien celle de l'impact du programme d'urbanisation d'Antipas sur la situation socio-économique de la Galilée rurale (celle des paysans). Deux portraits circulent actuellement dans le monde des spécialistes, entraînant deux visions fortement opposées du ministère de Jésus se déroulant dans ce contexte¹⁴.

L'interprétation de crise ou de conflit, issue des modèles, décrit une situation catastrophique où les paysans, soudainement écrasés par de lourdes taxes en raison de cette urbanisation, s'endettent de plus en plus et, incapables de rembourser, sont finalement dépossédés de leurs terres, glissant au statut de fermiers ou de locataires (obligés de payer un loyer) ou de simples travailleurs journaliers, pour être souvent, à la fin, réduits à la mendicité ou condamnés à rejoindre les groupes de bandits sociaux qui écumant le pays¹⁵.

À l'opposé, se basant principalement sur les données archéologiques, l'interprétation d'harmonie ou de paix maintient qu'à l'époque d'Antipas (de 4-39 AÈC, plus de quarante ans) la Galilée était exempte de grandes tensions et de conflits importants, que l'urbanisation, malgré un impact certain sur la vie des villages, pouvait avoir des effets positifs, entraînant

13. Pour un survol, rapide mais bien informé, de l'archéologie en Galilée, voir Freyne (2008, 573-581).

14. Il semble que ce soit Moxnes (2001, 71-73) qui ait le premier proposé la distinction ou l'opposition devenue quasi classique entre « a conflict perspective » et « a model of social harmony ».

15. Voir la présentation globale qu'en fait Chancey (2011), en combinant les exposés de différents auteurs (cités en note) dans son tout récent et excellent article.

par exemple des possibilités de travail pour les artisans, possibilités aussi d'activités commerciales et même d'un certain essor économique¹⁶.

C'est ce qu'il faut regarder de plus près. En fait, ce qui sépare ces deux positions, c'est une vision des relations nouvelles entre villes et villages suscitées par la reconstruction de Sepphoris par Antipas au début de son règne (autour de 4 AÈC ou de l'an 1 ÈC) — j'emploie le mot *règne* même si Antipas n'était pas roi mais tétrarque, étant entendu qu'il était vraiment maître de la Galilée — et la fondation de Tibériade vers 19/20 ÈC.

2.1 *Relations entre les villes et villages de Galilée selon les modèles sociologiques*

Il n'est évidemment pas question de faire le tour de tous les modèles auxquels font appel historiens de Jésus et biblistes pour définir la situation socio-économique de la Galilée du 1^{er} siècle¹⁷. L'utilisation qui est faite de certains d'entre eux par quelques grands ténors de la recherche sur Jésus nous suffira.

2.1.1 Moses I. Finley et Thomas F. Carney

Le parcours de Seán Freyne, qui est passé de l'interprétation d'harmonie qu'il défendait d'abord (Freyne 1980) à l'interprétation de crise qu'il a soutenue pendant plusieurs années (à partir de 1992), pour revenir actuellement à une position moyenne (Freyne 2011)¹⁸, peut nous servir

16. C'est un point que Douglas Edwards (1992, 62-63), un des archéologues de la zone rurale de Galilée, a fortement souligné, même s'il pense que la situation favorable n'a peut-être pas duré, après que la plus grande partie de la construction de Tibériade ait été achevée vers la fin des années 20. Il fait à ce propos un certain parallèle avec ce que raconte Josèphe (*Ant.* XX, 9, 7, 219-220), selon qui 18,000 (!) travailleurs se seraient trouvés au chômage quand la construction du Temple à Jérusalem fut terminée au milieu des années 60 ÈC. Voir encore Milton Moreland (2004, 43) qui, évoquant les études de James C. Scott, rappelle que « Scott notes that urbanization, at least in the short run, is generally a condition of more prosperous economic times ».

17. Il faudrait tenir compte, par exemple, du modèle transculturel de résistance paysanne développé par Scott (1976 et 1999), qu'exploite Moreland (2004). Ce modèle est particulièrement mis en valeur dans une série d'articles (Horsley, Moreland, Kirk, Johnson-DeBaufre et Herzog II) regroupés dans la deuxième partie de Horsley (2006, 141-216), intitulée : « Moral Economy and Hidden Transcript: Applying the Work of James C. Scott to Q ».

18. Sous l'influence, semble-t-il, de l'« important study » de Morten Jensen, qu'il cite, mais sans adhérer pleinement à sa position, Freyne cherche « some middle ground » (29). Voir aussi Freyne 2010, 393. Dans ce dernier texte, il questionne même la

d'exemple. Freyne fait d'abord appel au modèle de Moses I. Finley qui, dans *The Ancient Economy* (1977) et dans *Economy and Society in Ancient Greece*¹⁹ (1982), soutient que les cités anciennes sont des centres de consommation exploitant la campagne par l'imposition de taxes, de tributs, de loyers, et non des centres de production vendant leurs biens à des consommateurs ruraux. Les cités, selon Finley, parasitent et exploitent les campagnes. Mais il faut bien voir qu'il tire son modèle des cités grecques, de la *polis*, la cité-état (que les anglais appellent *city-state*, et les allemands *Stadtstaat*), ville autonome, indépendante, autosuffisante. Mais autosuffisante parce que la cité comme telle, comme unité, comprenait la ville mais aussi le territoire qui lui est lié, la *chora* : c'est-à-dire la campagne et les villages des alentours. Le contrôle des terres était assuré par les gens de la cité, où se trouvait le centre administratif, l'élite qui exploitait les paysans (voir Freyne 1995 ; repris en 2000b, surtout 89). On pourrait faire remarquer immédiatement que, même (re)bâties par Hérode Antipas sur le modèle des villes hellénistiques, Sepphoris et Tibériade n'avaient pas le statut de villes indépendantes, comme celles de la Décapole²⁰. Que Sepphoris, par exemple, n'a battu sa première monnaie qu'en 66 (longtemps après Jésus) et que Tibériade a dû attendre pour le faire à l'an 100 de notre ère, par une faveur de Trajan²¹.

typologie de Finley qu'il avait d'abord endossée (390-391). Dès 1997, il avait d'ailleurs admis que « the prevalent idea of the ancient city as being totally parasitic on the surrounding countryside, following the influential studies of Moses Finley [...] is perhaps overstated » (1997, 33). Notons, avec regret, que S. Freyne est décédé en août 2013.

19. Ce dernier ouvrage s'ouvre par un article important intitulé « The Ancient City: From Fustel de Coulange to Max Weber and Beyond » (3-23). Mais on a remarqué récemment que les historiens questionnaient de plus en plus le modèle de Finley, si bien qu'on parle désormais de « post-Finley era » (voir Chancey 2011, 56-58). À la décharge de Finley, il faut dire qu'il avait lui-même mis en garde les historiens, en disant que l'unité « city-countryside » isolée (selon laquelle le modèle fonctionnerait parfaitement) « exists only in very primitive societies or in the imagination of Utopian writers ». Il affirmait d'ailleurs, tout juste auparavant, que « the economic relationship of a city to its countryside [...] can range over a whole spectrum, from complete parasitism at one end to full symbiosis at the other » (1977, 125).
20. Comme Freyne le faisait lui-même remarquer, dans « Jesus and the Urban Culture of Galilee » (1996 ; repris en 2000b, 193-194).
21. Même si on a trouvé récemment une pièce de monnaie qu'Antipas semble avoir frappé à Sepphoris l'année même de sa nomination comme tétrarque de Pérée et de Galilée, en l'an - 4 ou l'an 1 de notre ère, en très petite quantité cependant et peut-être uniquement comme essai. Voir Jensen (2006, 204-205) ; Chancey (2005, 180) et surtout Hendin (2006).

Pour vérifier (ou falsifier) le modèle de Finley, Freyne fait appel à celui développé par Carney (1975), *The Shape of the Past. Models in Antiquity*, modèle capable de mettre en évidence les changements économiques rapides, changements que le programme d'urbanisation d'Antipas a dû produire, dit-on, dans la Galilée du temps de Jésus. Ces projets de construction auraient entraîné une grande demande de travailleurs, d'ouvriers spécialisés, de matériaux, d'amélioration des routes pour le transport, de systèmes d'aqueduc. Freyne en conclut que ces constructions provoquant une situation économique nouvelle, auraient : 1) bouleversé la manière générale de vivre de la société galiléenne, causé un changement d'ethos ou de système de valeurs ; 2) amené une spécialisation du travail et le passage de la terre familiale à de grands domaines, de la polyculture de subsistance à la monoculture ; 3) entraîné une augmentation rapide de la circulation de la monnaie (Freyne 2000b, 93).

2.1.2 Gerhard Lenski et John H. Kautsky

En plus des modèles de Finley et de Carney, Horsley et Crossan ont repris les modèles des empires agraires avancés, développés par Lenski, *Power and Privilege. A Theory of Social Stratification* et Kautsky, *The Politics of Aristocratic Empires*²². Ces modèles décrivent la stratification sociale qui s'installe dans les sociétés où l'organisation du travail vise à fournir un surplus plutôt qu'une agriculture de subsistance.

Horsley a publié et publie encore énormément (en reprenant et raffinant toujours les mêmes thèses). Ses premiers travaux (de 1979 à 1988), à partir d'études de l'historien Josèphe, présentaient, au temps d'Antipas, une Galilée secouée par les injustices sociales et traversée de groupes de bandits sociaux, redresseurs de torts²³. Mais à partir de 1989 (*Sociology and Jesus Movement*), et sans relâche par après, Horsley applique à la Galilée le modèle de conflit qu'il dérive de Lenski et Kautsky et soutient l'existence d'une hostilité profonde entre les nouvelles cités d'Antipas et les villages de Galilée. Les nouveaux centres urbains auraient frappé au cœur

22. Sur les modèles de Lenski (1966) et Kautsky (1982), voir Sawicki (2000, 63-67).

23. Dans un article récent, Kloppenborg (2009) a mis en doute l'existence de ces bandits sociaux dont nous n'avons aucun témoin. Même en l'absence de sources, ce qu'il admet, Horsley n'en conclut pas moins que « since social banditry is so consistent from society to society and from period to period in peasant societies, *perhaps we should* [je souligne] posit similar individual protests or righting of wrongs by Jewish brigands » (Horsley 1987, 37).

la vie des villageois les obligeant, pour nourrir la population des villes, à changer leur pratique de l'agriculture, à passer de la polyculture qui assurait leur subsistance à la monoculture risquée, instaurant une spirale, impossible à arrêter, de dettes, de prêts et d'endettements²⁴. C'est dans ce contexte de grandes pressions économiques, de conflits entre élites et paysans, entre l'empire (représenté par Antipas) et les Galiléens de souche (qui s'opposent en plus aux Judéens de Jérusalem et du Temple²⁵) que Jésus

24. On peut en lire une description impressionnante dans Horsley (2003, 61): « Thus during the generations before Jesus and especially during the first two decades of Jesus' generation, the Roman client rulers Herod and Antipas ratcheted up the economic pressure on the villages of Galilee. The distress in families and village communities, however, *would* have been more complex than economic deprivation by itself. For economic hardship *would* have quickly resulted in social desintegration as well. Under pressure, families that had extended loans to other families *would* themselves have come to need repayment in order to survive. But the debtors *would* have been unable to repay [...] Families that had fallen heavily into debt *would* have been vulnerable to their creditors, who were most likely the Herodian elite, taking control of the production process, perhaps even taking their land outright ». Il suffit de remarquer le grand nombre de « *would* » (que j'ai soulignés) pour se rendre compte qu'on est ici dans les suppositions et les hypothèses non-vérifiées.
25. Selon Horsley (dans ses multiples publications, entre autres Horsley 1995; 1996; 2003), les Galiléens étaient descendants des anciens Israélites qui n'auraient pas été déportés lors de l'invasion assyrienne de 732-733 AEC et qui auraient développé leurs propres traditions en opposition à la monarchie de Juda et au Temple de Jérusalem. C'est l'origine de cette « little tradition » qu'on oppose à la « great tradition » qui serait celle de l'élite de Jérusalem (voir en ce sens Horsley 1996, 173-175; une « routine anthropological distinction » dont Arnal (2001, 154) conteste néanmoins l'utilisation dans le contexte des relations entre Galilée et Judée). C'est cependant la perspective adoptée aussi par Myre (2011, 94-95). Mais les données archéologiques indiqueraient plutôt que la Galilée a été largement dépeuplée lors de l'invasion assyrienne au VIII^e siècle et que ce sont les Judéens, venus avec la conquête hasmonéenne au début du I^{er} siècle AEC, qui auraient surtout repeuplé la Galilée. Cette opposition entre Galiléens et Judéens ne serait donc pas fondée. S'appuyant sur différentes prospections (ou explorations de surface, les « pedestrian landscape survey[s] », comme dit Zangenberg 2010, 481) de Gal; Aviam et Leibner, Freyne conclut que « the theory of a continued Israelite presence in Galilee down to the 1st century [...] is now largely discredited » (2008, 576; aussi 2010, 396). Voir aussi Leibner (2009, 320): « The view by some scholars that the beginning of Jewish settlement was based on remnants of the Israelite kingdom who survived the Assyrian exile is pure conjecture »; encore: « The view that the roots of Galilean Jewry during the Early Roman period lie in the Kingdom of Israel has neither a historical nor an archaeological basis » (335). Également, Chancey (2009, 205-206 et 2011, 61-62). Mais il reste des opposants, notamment Sawicki, qui estime que les prospections menées par Aviam et Gal ne permettent pas d'affirmer avec certitude que la Galilée était restée inhabitée aux VII^e et VI^e siècles et rejette leurs arguments (2009, 307-312).

lance son mouvement de protestation. Selon Horsley, Jésus est une figure socio-économico-politico-religieuse, qui s'est donné comme mission le renouveau socio-économique de la vie des villages d'Israël. Son activité est politique; ce sont les exégètes qui ont « dépolitisé » les évangiles (voir Horsley 2011, 155). En accord avec le biais marxiste du modèle, il est clair que c'est l'exploitation économique qui est à la racine de la situation permanente de conflit²⁶ (voir Freyne 2000b, 18).

Crossan utilise aussi les modèles anthropologiques trans-culturels (*cross-cultural*) de Lenski et de Kautsky pour interpréter les sources qui parlent de Jésus. Dans *The Historical Jesus*, Crossan se sert uniquement de Lenski qui, selon lui, équilibre mieux ce qu'on appelle en sociologie la tradition *fonctionnelle* et la tradition des *conflits*, la tradition qui souligne les intérêts qui unissent villes et villages (fonctionnelle) et celle qui souligne les intérêts qui les divisent (conflit)²⁷. Mais dans *The Birth of Christianity*, il incorpore le modèle de Kautsky qui accentue le conflit. Sa définition du paysan reflète tout à fait cette approche: « Le paysan est, tout simplement, un fermier *exploité*²⁸ ». Il le répète en 2007: « une paysannerie est, par définition, un groupe exploité²⁹ ». C'est à ce groupe exploité qu'appartient son Jésus, lui-même *A Mediterranean Jewish Peasant*. Parmi les éléments qui, selon Crossan, accentuent les inégalités entre l'élite dirigeante et les paysans, je retiens l'urbanisation et la monétisation sur lesquelles je reviendrai.

2.2 Relations entre les villes et villages de Galilée selon l'archéologie

Que nous dit l'archéologie sur les conditions économiques de la Galilée du 1^{er} siècle? Strictement parlant, les fouilles qu'on peut rattacher à Antipas

26. En référence à Horsley et Crossan, qui utilisent le modèle de Kautsky, Groh, autre archéologue, critique l'emploi de modèles marxistes: « Twentieth century Marxist models that invent a tension between town or city and countryside have absolutely nothing to do with Palestine during any part of the common era » (1997, 29 et 30-32). Il peut être intéressant de savoir que le grand-père de John H. Kautsky était Karl Kautsky (1854-1938), à qui d'ailleurs *The Politics of Aristocratic Empires* est dédié (Kautsky 1982, xiii), un des théoriciens les plus connus de la II^e Internationale au côté de Lénine, et considéré jusqu'en 1914 par beaucoup de socialistes comme le « pape du marxisme ».

27. Voir Crossan (1991, 44-45). Sur l'opposition entre le fonctionnalisme et les théories du conflit en sociologie, voir la mise au point de Theissen (2006, 14-15).

28. « A peasant is, quite simply, an *exploited* farmer », Crossan (1998, 158).

29. « [...] a peasantry is by definition an exploited group », Crossan (2007, 155).

sont celles de Sepphoris et de Tibériade. Mais comme la question cruciale porte sur les relations entre ces villes et les villages qui les entourent, les fouilles menées dans les zones rurales et dans les alentours sont ici extrêmement importantes.

2.2.1 Les principales fouilles de Galilée³⁰

Les deux villes d'Antipas

Selon Josèphe, c'est Antipas qui fonda Tibériade, presque certainement en 19/20 de notre ère (ce que confirme une pièce de monnaie frappée à cette date). À Tibériade, peu de matériel du I^{er} siècle a été découvert (Jensen 2006, 138), car la ville a fleuri au temps d'Hadrien (117-138) et plus tard dans la période byzantine. Les grandes constructions de ces dernières époques ont réutilisé les matériaux préexistants et fait disparaître en grande partie les traces du I^{er} siècle (pour ces traces, voir Jensen 2006, 139). Malgré la connaissance limitée que nous avons de la Tibériade du I^{er} siècle, on a recueilli cependant assez de données pour affirmer que la ville, avec son ordonnancement de cité romaine, ses maisons aux murs couverts de plâtre blanc, un palais et d'autres édifices monumentaux, devait contraster fortement avec les villages ruraux des alentours.

Sepphoris, en revanche, a une histoire beaucoup plus longue, faisant partie de l'état de Judée dès l'époque hellénistique (de 333 à 63 AÈC), puis devenue capitale régionale après la conquête de Pompée (en 63 AÈC), rasée ensuite lors des troubles qui suivirent la mort d'Hérode le Grand (en 4 AÈC) et rebâtie par Antipas au début de son règne. Après les deux révoltes contre les Romains, beaucoup de Juifs s'y installèrent au II^e siècle ÈC et Sepphoris continua de prospérer jusqu'à l'époque byzantine. Mais au I^{er} siècle, selon les archéologues, Sepphoris n'était qu'une petite entité bâtie sur une acropole (voir Jensen 2006, 160, qui cite, parmi les archéologues, Meyers, Netzer et Weiss). Il est vrai qu'on a trouvé beaucoup de choses à Sepphoris, qui ont enflammé les imaginations (voir en ce sens Batey 1991), mais presque tout le matériel (dont la fameuse « Mona Lisa ») date des II^e et III^e siècles³¹.

30. Pour les informations générales sur ces fouilles, je dépends largement du long chapitre 5 : « Herod Antipas and the Archaeology of Galilee » de la thèse de Jensen (2006, 126-186).

31. Chancey a souligné cet oubli de la chronologie chez beaucoup d'auteurs qui utilisent sans discernement les données archéologiques, reportant sur le début du I^{er} siècle ce qui ne date que des II^e et III^e siècles ; voir Chancey (2003, 173-187, repris en 2005,

Restent quelques éléments, comme le théâtre, dont la date est toujours débattue, certains l'attribuant à Antipas (Strange, Batey), donc au temps même de Jésus, d'autres (Meyers, Chancey, Reed) le situant à la fin du siècle, après 70, longtemps après Jésus (Jensen, 154-156)³². Il n'est pas impossible qu'Antipas ait bâti un théâtre à Sepphoris. Son père en avait construit plusieurs bien avant lui. La solution est peut-être qu'Antipas en aurait bâti un premier, peu développé, mais qui aurait été élargi et embelli vers la fin du 1^{er} siècle³³. Il reste qu'au temps d'Antipas, Sepphoris était encore dans son « enfance urbaine » (« in its "urban infancy" », Jensen 2006, 162), méritant à peine le titre de *polis*, si on la compare aux zones urbaines environnantes, les villes de la Décapole.

Perspective régionale — Les villages de la Basse Galilée

Quel fut l'impact de ces constructions sur les villages des alentours ? Selon les modèles sociologiques et les portraits de la Galilée que des historiens en tirent, l'impact *aurait dû* être brutal (c'est une supposition), bousculant toute la vie de la Galilée rurale et, au bout d'une spirale d'effets négatifs, réduisant les paysans à la mendicité ou au banditisme. Que nous dit l'archéologie sur l'influence, positive ou négative, de l'urbanisation d'Antipas sur les zones rurales ?

Plusieurs fouilles importantes ont été faites ou se font toujours sur des sites (petites villes ou villages) de la Basse Galilée : à Yodefath (Iotapata), à Khirbet Cana (par Douglas R. Edwards, décédé en 2008), à Capharnaüm et Gamla, auxquels il faut maintenant ajouter Magdala (Tarichées).

Yodefath est située à 2,5 km de Cana, à quelques kilomètres au nord de Sepphoris (voir Richardson 2006, 120-144). La ville date de la fin de la période hellénistique ou du début de l'ère romaine et fut détruite par Josèphe lors de la révolte juive en 67 et jamais rebâtie par la suite. Ses restes sont donc un témoignage quasi intouché de son état au 1^{er} siècle. Yodefath,

124-133 et 161-165), dont la conclusion importante est que : « to retroject data from the second or third century into the early first century is to misunderstand the Galilee of Jesus » (2005, 165).

32. Voir Chancey (2005, 84-85, 98) : « probably not constructed until after the Revolt », 105 ; Reed (2000, 95) : « The theater [...] may well be late first century ». Même chose en Crossan et Reed (2001, 68) : « the theater may well date to the late first century C.E., decades after Jesus and Antipas ».

33. C'est la solution que Charlesworth aimerait retenir (2006b, 51-55). Dans le même ouvrage, Batey (2006, « Did Antipas Build the Sepphoris Theater ? »), répond fortement par l'affirmative à sa propre question.

Cana et Gamla (dans le Golan), formaient des communautés rurales, proches d'une des capitales, mais aucune d'elles n'était une véritable *polis*³⁴. Toutes les données témoignent d'une économie relativement prospère, soutenue par la combinaison d'une agriculture régulière et d'activités industrielles à petite échelle (Jensen 2006, 165). La ville semble avoir prospéré jusqu'à sa destruction, avec des industries de petite taille capables de supporter une haute classe sociale (comme en témoigne la surprenante découverte, dans une maison, d'une fresque dans le style de celles de Pompéi; voir Richardson 2006, 134.142.143). Selon ces données, Yodefât aurait donc été un site florissant.

Khirbet Cana, qu'un consensus identifie désormais avec le Cana du Nouveau Testament, est un autre village situé à 8 kilomètres environ de Sepphoris (2,5 km de Yodefât) et 13 km de Nazareth Illit (la Haute Nazareth située près de la ville arabe de Nazareth, construite à partir de 1956; Richardson 2006, 120). Les fouilles à Cana ont révélé une vie villageoise semblable à celle de Yodefât. On y a trouvé les restes de deux édifices publics datant du début de l'époque romaine. Un signe que l'activité économique devait être suffisante pour les supporter. En fait, on a dégagé dans les strates romaines du 1^{er} siècle un quartier industriel comportant un columbarium, des ateliers de soufflage du verre, de teinture, de tannerie et des pressoirs à huile (Jensen 2006, 169). Un autre exemple, semble-t-il, de village florissant.

Capharnaüm, situé sur le bord du lac, à la frontière entre les tétrarxies de Philippe et d'Antipas, pouvait compter, au temps de Jésus, entre 800 et 1500 habitants³⁵. C'était un village modeste, vivant d'agriculture et de pêcheries, mais profitant probablement aussi d'un certain commerce régional, passant par la route menant autour du lac (Jensen 2006, 172, 175). Le texte de Mc 1,20 (Capharnaüm est mentionné en 1,21) qui parle des salariés de Zébédée, le père de Jacques et Jean, pointe vers l'existence de petits entrepreneurs dans ce village de pêcheurs (Edwards 2007, 367). C'était un des gros villages autour du lac, en rien comparable à Tibériade, mais dont rien non plus ne dit qu'il était misérable.

Bien que dans la tétrarchie de Philippe, Gamla était étroitement liée à la Galilée, entre autres par ses relations commerciales et c'est là qu'on a

34. La question semble s'être posée parce que Yodefât et Gamla, comme les *poleis* grecques, étaient entourées de murs, mais selon Richardson, ces murs auraient été bâtis principalement (ou du moins complétés et renforcés pour ce qui est de Yodefât) au temps de la révolte juive (2006, 124-127).

35. Selon Reed (2000, 152). Chiffre ramené à 1000, dans Crossan et Reed (2001, 81).

découvert le plus grand nombre de monnaies d'Antipas. Gamla aussi a été détruite en 67 et jamais rebâtie par après, témoignant ainsi de façon importante de la situation du 1^{er} siècle (Jensen 2006, 175). Là encore, en plus du grand nombre de monnaies (plus de 6000, la plupart en cuivre, mais 27 en argent), on a découvert une zone commerciale et industrielle. Comme à Cana et Yodefath, s'y trouvait également un quartier de bien nantis, avec de larges maisons aux murs plâtrés, et des édifices publics. Aucun signe, autrement dit, d'un déclin économique au premier siècle.

À ce contexte de villes et villages qui paraissent prospères, il faut ajouter désormais Magdala/Tarachées, site fouillé par le franciscain Stefano de Luca depuis 2007. Selon Zangenberg, Magdala serait à mettre dans la même catégorie que les grandes villes hellénistiques de Grèce ou d'Asie mineure. Elle était la seule vraie cité sur la rive occidentale du lac avant la fondation de Tibériade, une cité beaucoup plus hellénisée qu'on l'avait cru. Son port était le cœur économique de la ville, sa richesse venant de la pêche et de l'industrie du poisson (salé à Tarichées; *taricheia*: salaison, salage) ainsi que du commerce avec les villes de la Décapole (Zangenberg 2010, 471-484).

Perspective inter-régionale — Les cités voisines

Pour mettre en meilleure perspective l'urbanisation de la Galilée au temps de Jésus, Jensen examine encore, dans une perspective inter-régionale, ce qu'il en était des villes autour de la Galilée, les *poleis* de la Décapole dont les *chorai* se trouvaient en bordure du lac: Hippos, Gadara et, plus au sud, Scythopolis. Hippos était juste en face de Tibériade. On aurait pu voir ses lumières de l'autre côté du lac (Jensen 2006, 179)! C'était une ville souveraine, avec l'autorité de battre monnaie, un temple et une *chora* de petits villages tout autour. Gadara, au sud de Hippos, était une autre ville de la Décapole, dont les frontières touchaient le lac. À l'époque romaine, Gadara contenait, entre autres, deux théâtres, des portes monumentales, des bains publics, un stadium (Jensen 2006, 180). Plus au sud encore (même si Josèphe la dit voisine de Tibériade! *Guerre* 3, 8, 446), se trouvait Scythopolis, avec un grand théâtre, cinq temples, de larges rues à colonnades: dans l'horizon de la Galilée, c'était, au 1^{er} siècle, une vraie ville grecque. Il faudrait encore mentionner la Césarée maritime d'Hérode le Grand, une *polis* véritable, avec un port extraordinaire, un théâtre face à la mer, un amphithéâtre, un hippodrome pour les courses de chars et un temple dédié à Auguste.

Alors que les modèles sociologiques supposent, par déduction, que les petites villes et les villages ruraux autour des deux cités d'Antipas auraient dû souffrir de ces présences urbaines, les fouilles archéologiques, bien que limitées encore, peignent sans équivoque le portrait d'une Galilée économiquement florissante au I^{er} siècle³⁶.

2.2.2 Les arguments en faveur de l'interprétation conflictuelle

Que retenir de tout cela ? Parmi les points invoqués pour fonder le portrait de conflit, je reprends ceux sur lesquels on a le plus insisté : l'urbanisation, la monétisation et la question des grands domaines et de la monoculture³⁷.

Urbanisation

Cette vue sur les villes et villages de la Basse Galilée et des régions voisines montre à l'évidence que le programme d'urbanisation d'Antipas n'était pas une nouveauté qui aurait tout bouleversé. Son programme paraît même assez médiocre. Antipas n'a fait que hausser légèrement la Galilée à un niveau déjà présent tout autour d'elle et qui lui était de beaucoup supérieur. Dans ce grand contexte, Sepphoris et Tibériade n'étaient que de petites cités (Jensen 2006, 185).

Le portrait qu'on peut dessiner de l'urbanisation d'Antipas reste donc modeste. Le modèle selon lequel les villes parasitent la campagne et

36. C'est la conclusion de Jensen (2006, 178) : « In the first part of the first century CE, the villages surveyed all appear to have flourished ».

37. Je ne peux discuter ici de la question du niveau de taxation auquel les Galiléens étaient soumis. Étaient-ils écrasés par trois niveaux de taxation : un imposé par les Romains, un autre par Antipas, et un troisième pour le Temple de Jérusalem ? C'est ce que soutiennent beaucoup d'auteurs, dont par exemple Horsley (1995, 139-140 et 1996, 78). Dans l'étude la plus complète qui existe actuellement sur le sujet, Udoh (2005) conclut, on ne peut plus catégoriquement : « The usual generalizations which claim that taxation in early Roman Palestine was excessive and oppressive assert more than we can actually know. [...] I restate my previous observation more definitely: the general view that excessive taxation of the Jewish state in the early Roman period was the cause of observable economic depravity in the first century C.E. is not supported by the evidence. [...] The arguments used to build an impression of continuous tax oppression and economic depravity in Palestine do not stand up to scrutiny. Palestine was not continually "oppressed" by three levels of ruinous taxes from 63 B.C.E. until the Revolt of 66 C.E. » (285). Ce sont, dit-il, des présuppositions théologiques (284), plutôt qu'une analyse minutieuse des faits, qui présentent le ministère de Jésus comme une réponse révolutionnaire à un système économique oppressif.

réduisent ainsi les paysans à la pauvreté sinon à la misère n'est pas confirmé par les fouilles archéologiques, menées non seulement dans la Galilée rurale, mais dans le contexte inter-régional.

Monétisation

On soutient en sociologie³⁸ que le degré de petites monnaies en circulation reflète en général le degré d'urbanisation. En effet, quand le travail se divise et se spécialise, les travailleurs ne pouvant plus assurer directement leur propre subsistance doivent faire des transactions quotidiennes, ce qui entraîne une grande demande de petites monnaies. On en déduit qu'un accroissement soudain de frappes de monnaies de cuivre (la monnaie courante) serait un indicateur de grande urbanisation, impliquant des travailleurs spécialisés et un déclin de l'auto-suffisance. C'est en tenant compte de ces considérations que Jensen a fait une étude poussée de la monnaie de Palestine en circulation au I^{er} siècle, monnaie hasmonéenne, hérodiennne et romaine, afin d'interpréter, dans ce grand contexte, celle d'Antipas³⁹.

Il note d'abord qu'Antipas a respecté, clairement et sans ambiguïté, la tradition juive aniconique, excluant les images, en utilisant seulement des décorations florales, et notamment le fameux roseau, plante commune dans la région de Tibériade, auquel Mt 11, 7 : « Qu'êtes-vous allés voir au désert ? Un roseau agité par le vent ? » semble faire allusion. Mais ce qui m'intéresse ici, c'est la quantité de monnaies émises par Antipas. Si on excepte la pièce découverte récemment, qui pourrait dater de la première année de son règne, on n'en connaît, pendant ses 43 ans de règne, que cinq séries, tardives et modestes. La première, qui date de la 24^e année de son règne et porte l'inscription TIBERIAC, est reliée à la fondation même de Tibériade en 19/20 ÈC ; les autres ne viennent qu'une dizaine d'années plus tard, dans les 33^e, 34^e et 37^e années de son règne et une autre dans la 43^e année. D'après Syon (2004)⁴⁰, le nombre de pièces de monnaie frappées par Antipas reste très modeste (Jensen 2006, 213). Elles n'étaient donc pas émises pour des raisons économiques, pour répondre aux besoins du marché qui aurait réclamé une grande quantité de petites pièces, ni pour permettre

38. Morgan Kelly, « Unpublished article. Division of Labour in the Long Run : Evidence From the Small Change », cité par Jensen (2006, 191).

39. Voir son chapitre 6, dans Jensen (2006, 187-217 ; aussi Jensen 2007a).

40. Thèse non publiée, mais mise à la disposition de Jensen, comme il l'indique (Jensen 2006, 190, n. 180).

une collecte des taxes plus facile et plus efficace⁴¹, mais très particulièrement pour des raisons de prestige politique. Si on revient à la thèse de Kelly, il faut donc dire que le degré de monétisation du règne d'Antipas, malgré les dires de plusieurs chercheurs (Freyne, Horsley, Crossan-Reed, Arnal, Kloppenborg Verbin)⁴², ne témoigne en rien d'une intense urbanisation (Jensen 2006, 215; Jensen 2007a, 313).

Grands domaines et monoculture

On prend souvent pour acquise l'existence de grands domaines en Palestine⁴³. On croit, par exemple, que le besoin de nourrir de nouvelles populations urbaines en Galilée aurait nécessité une intensification de la production agricole, entraînant à la fois la création de grands domaines (*latifundia*), où l'agriculture était plus efficace que l'agriculture de subsistance, toujours limitée, et forçant peu à peu les paysans à passer de la polyculture à la monoculture, ou tout simplement à vendre leurs terres. Ces vues sont encore inspirées des modèles et ne sont pas confirmées par

-
41. Comme le suggèrent Arnal (2001, 138) et Crossan et Reed (2001, 70). Voir à ce propos Jensen (2007a, 309, n. 150) et les réflexions de Chancey (2005, 181).
 42. Sur le portrait conflictuel que les auteurs rattachent à l'intensification de la monétisation, de la taxation et des dettes, en lien avec l'urbanisation d'Antipas, voir Freyne (2000b, 112); et plus fortement encore Freyne (2000a, 338-345 et 2004, 134-135); Horsley (1996, 36); Horsley et Draper (1999, 58); Crossan et Reed (2001, 70); Arnal (2001, 134-150), dont Kloppenborg Verbin endosse la position (2000, 234-242).
 43. Voir, par exemple, Fiensy (1991) et son chapitre important sur les « Large Estates » dans la Palestine hérodienne. Il s'inspire beaucoup de la situation en Égypte, dans la période hellénistique, estimant (à l'aide d'un modèle inter-culturel) qu'il devait en être de même en Palestine. Il avoue que « the evidence is simply not available » pour affirmer l'existence de grands domaines, mais ajoute néanmoins : « But at least we can say that large estates must [*must*: le modèle l'exige...!] have been common in Galilee at the time of Jesus » (57). Mais Fiensy aurait changé sa position, en raison justement de l'absence de données strictement galiléennes, et remettrait en question l'importance des grands domaines qui auraient absorbé les fermes privées, de même que le fait que les élites urbaines auraient entraîné les villageois galiléens dans les dettes et la pauvreté, dans « Assessing the Economy of Galilee in the Late Second Temple Period: Five Considerations », à paraître dans Hawkins et Fiensy, dir., *The Galilean Economic Life in the Time of Jesus* (information venant de Chancey 2011, 55, n. 5). Les seules allusions à de grands domaines dans le NT se trouvent dans les paraboles de Jésus. Mais il ne faut pas trop généraliser à partir des paraboles... Sur cette question des paraboles et la lumière qu'elles peuvent jeter sur les conditions économiques de la Galilée, voir Chancey (2011, 53 et 65-66).

les données archéologiques disponibles. On a d'ailleurs montré⁴⁴ que si, en théorie, les grands domaines semblaient plus efficaces, ils comportaient cependant de grands désavantages : la monoculture, par exemple, concentrait le travail dans une seule période de temps durant l'année, alors que la polyculture s'étendait sur des temps différents et permettait aux travailleurs agricoles d'étaler leurs efforts et d'être plus productifs. Les données provenant d'autres parties de l'Empire romain démontrent que les grands domaines n'étaient pas recommandés et n'étaient pas la pratique commune⁴⁵. On pourrait reprendre ici, mais à propos de la Galilée, les réflexions de Paul Veyne sur la fameuse affirmation de Pline : « les *latifundia* ont ruiné l'Italie » (Pline l'Ancien, *L'Histoire naturelle*, 18.7.35). Ce jugement, dit Veyne, a « une valeur exactement nulle pour l'histoire économique, ce qu'il explique en note » (Veyne 1971, 337, n. 2) :

Disons seulement [...] 1° que Pline ne disposait d'aucun document d'archive lui permettant d'affirmer une chose pareille. Une affirmation d'ordre quantitatif, démographique ou économique, exige des archives et un travail de statisticien. L'État romain ne disposait pas d'archives de ce genre et la statistique n'existait pas. 2° Même si Pline avait disposé d'archives et compilé des colonnes de chiffres, en tirer la conclusion que la grande propriété était responsable de la ruine de l'agriculture en Italie aurait exigé une étude technologique et économique qui était inconcevable à cette époque : à notre époque même, ce serait un thème à discussions scientifiques sans fin. Or l'économie n'existait pas plus que la statistique au temps de Pline.

Ajoutons seulement que les archives de Galilée ou d'Antipas, si elles existaient, ne nous sont pas davantage disponibles...

Conclusion

Modèles sociaux et/ou archéologie ? Il faut sans doute supprimer l'opposition et maintenir l'utilité ou peut-être la nécessité (selon la *New Archaeology*) des deux approches. Comme moyens de connaissance, les modèles ont assurément une grande valeur heuristique. Les hypothèses qu'ils éla-

44. Voir la longue recension de Crossan et Reed (2001) par Gilbert (2003).

45. Gilbert cite en ce sens Caton, Varon et Columelle (qui ont écrit chacun un *De re rustica*). Il s'inspire de Duncan-Jones (1974), qui montre bien dans son « Appendix 1 : Estate-Size in Italy » (323-326) qu'on n'encourageait pas les grands domaines dans l'Empire. Duncan-Jones note aussi que « None of the agricultural writers [i.e. Caton, Varron, Columelle] specifically advocates complete monoculture (that is, concentration of a single crop to the exclusion of others) » (37).

borent ouvrent, à la recherche sur le terrain, des perspectives souvent inédites. Mais ils ne sont pas le dernier mot. Celui-ci appartient au terrain, à la vérification et, en ce sens, à l'archéologie. D'ailleurs, là où les modèles sont particulièrement utiles à l'histoire — pour revenir à Weber — c'est quand, au stade de la confrontation avec le réel, on découvre l'écart qui sépare les phénomènes analysés de ce qu'ils auraient dû être selon ces modèles. C'est alors que jaillit le singulier que recherche passionnément l'historien. C'est, me semble-t-il, ce service paradoxal que rendent les modèles sociologiques sur l'état des relations entre les villes et villages de la Galilée d'Antipas. Ils nous permettent, comme à rebours, d'en saisir le vrai visage historique.

On pourrait objecter que l'archéologie n'est pas non plus assurée d'objectivité. Devant les mêmes données, il est trop clair que les archéologues diffèrent d'opinion. Les pierres, en effet, ne parlent pas. Il faut, comme pour tous les textes, les interpréter. Entrent donc en jeu, ici, de nécessaires précautions. On connaît le principe d'Heisenberg, selon lequel, ce qui est observé est automatiquement modifié par la démarche même de l'observateur. On connaît aussi le grand principe, si souvent rappelé par Henri-Irénée Marrou (1954, 47-63), qui dit que l'histoire est inséparable de l'historien. Mais en gardant scrupuleusement en tête toutes ces précautions, il reste que les pierres, les données archéologiques, nous disent des choses de la réalité d'autrefois, qui sont *a posteriori*, et non *a priori* comme les pistes que nous offrent les modèles. *A posteriori* : les données nous viennent du passé, de ce passé qui subsiste sur le terrain, et ce sont elles qui ont priorité.

En montrant que les modèles projetés sur la situation sociale de la Galilée du 1^{er} siècle ne rendent pas compte des traces que la réalité du passé a laissées sur le terrain, l'archéologie nous oblige donc, à mon avis, en fin de parcours, à rejeter le portrait de conflit et toutes les interprétations du ministère de Jésus issues de ce modèle, au profit d'un portrait d'harmonie, exempt, en tout cas, d'exploitations systématiques ou de grandes tensions. On ne saurait dire non plus, il me semble, que l'apparition des deux figures prophétiques, au temps d'Antipas, de Jean le Baptiseur et de Jésus de Nazareth, ait été provoquée par la situation sociale, devenue intolérable, des paysans de Galilée. Entendu et mis en pratique, le message de Jésus ne pouvait pas ne pas avoir de répercussions sociales. Mais il est inexact de faire de Jésus en particulier, de ce sage et prophète, une figure strictement politique ou un révolutionnaire social, le pourfendeur inlassable de l'Empire, miniaturisé en Antipas. Le Royaume que Jésus prêchait pouvait s'opposer

à celui d'Antipas (ou de l'Empire, si l'on veut) sur un grand nombre de points, il ne se réduisait pas à la réhabilitation sociale des paysans, mais visait une réalité d'un autre ordre, comme dirait Pascal, sur laquelle ce n'est ni le lieu ni le moment d'élaborer⁴⁶.

Références

- ARNAL, W. E. (2001), *Jesus and the Village Scribes. Galilean Conflicts and the Setting of Q*, Minneapolis, Fortress Press.
- ARNAL, W. E. et DESJARDINS, M. (1997), dir., *Whose Historical Jesus?*, Waterloo, Wilfrid Laurier Press.
- BATEY, R. A. (1991), *Jesus and the Forgotten City. New Light on Sepphoris and the Urban World of Jesus*, Grand Rapids, Baker Books House.

46. La rédaction finale de ce texte, présenté en juin 2012 au congrès de l'ACÉBAC (sur le thème Bible et Archéologie), date de septembre 2012. Depuis lors est paru, rejoignant parfaitement la thématique du présent article, l'ouvrage édité par David A. Fiensy et Ralph K. Hawkins, (2013) *The Galilean Economy in the Time of Jesus*, Atlanta, Society of Biblical Literature (c'est le volume dit *en préparation* dans la note 43). La question débattue est la même : quelle était la situation sociale de la Galilée du I^{er} siècle : exploitation et extrême pauvreté des paysans ou société égalitaire et même un certain bien-être ? L'enjeu méthodologique surtout est le même : les données de l'archéologie ou les projections des modèles sociaux ?

D'un côté, des archéologues reconnus : Mordechai Aviam et Thomas McCollough, à partir des données archéologiques (fouilles de Sepphoris et des villages du Golan et de Basse-Galilée : Gamla, Yodefat et Khirbet Qana) soutiennent que personne aujourd'hui ne devrait affirmer que les gens de la ville étaient riches et les villageois de pauvres paysans. Ce que confirment Sharon Lea Mattila, d'après les fouilles faites à Capharnaüm, et David A. Fiensy, dans l'article de synthèse qui clôt le volume. D'un autre côté, Douglas E. Oakman s'en tient, lui, aux seules projections des modèles sociaux, et estime que les paysans galiléens du I^{er} siècle, en raison des relations nouvelles qu'aurait créées l'urbanisation de la Galilée (Sepphoris, Tibériade), étaient réduits à la pauvreté, dans un système économique qui les exploitait et n'existait que pour le bénéfice de Rome et de ses agents. Après d'excellentes pages sur la fonction des modèles en science sociale, Fiensy (qui a corrigé ses vues sur les grands domaines, p. 179) termine l'ouvrage en affirmant que l'historien doit boire aux deux puits et tenir compte à la fois du travail archéologique et des hypothèses des sciences sociales (p. 181-182). Mais auparavant il avait bien noté — ce qui rejoint le présent article — qu'on ne pouvait soutenir qu'un endettement général existait en Galilée dans la première partie du I^{er} siècle et que c'était là l'arrière-plan, le contexte historique et économique, du ministère de Jésus (p. 172).

- (2006), « Did Antipas Build the Sepphoris Theater ? », dans J. H. CHARLESWORTH, dir., *Jesus and Archaeology*, Grand Rapids/Cambridge, Eerdmans, p. 111-119.
- BENOIST, J. (1996), « L'écriture de la contingence. Sur le sens et l'objet du discours historique », *Recherches de science religieuse*, 84, p. 253-265.
- BLOCH, M. (1949), *Apologie pour l'histoire ou le Métier d'historien*, Paris, Armand Colin, (Cahiers des Annales).
- CARNEY, T. F. (1975), *The Shape of the Past. Models in Antiquity*, Lawrence, Coronado Press.
- CHANCEY, M. A. (2003), « Galilee and Greco-Roman Culture in the Time of Jesus. The Neglected Significance of Chronology », dans *Society of Biblical Literature Seminar Papers*, Atlanta, Society of Biblical Literature, p. 173-187.
- (2005), *Greco-Roman Culture and the Galilee of Jesus*, Cambridge, Cambridge University Press.
- (2009), « Archaeology, Ethnicity, and First-Century C.E. Galilee. The Limits of Evidence », dans Z. RODGERS, M. DALY-DENTON et A. FITZPATRICK MCKINLEY, dir., *A Wandering Galilean. Essays in Honour of Seán Freyne*, Leiden/Boston, Brill, p. 205-218.
- (2011), « Disputed Issues in the Study of Cities, Villages, and the Economy in Jesus' Galilee », dans C. EVANS, dir., *The World of Jesus and the Early Church*, Peabody, Hendrickson Publishers, p. 53-67.
- CHARLESWORTH, J. H. (2006), « Jesus Research and Archaeology. A New Perspective », dans J. H. CHARLESWORTH, dir., *Jesus and Archaeology*, Grand Rapids/Cambridge, Eerdmans, p. 11-63.
- CROSSAN, J. D. (1991), *The Historical Jesus. The Life of a Mediterranean Jewish Peasant*, San Francisco, HarperSanFrancisco.
- (1998), *The Birth of Christianity*, San Francisco, Harper-SanFrancisco.
- (2007), « The Relationship between Galilean Archaeology and Historical Jesus Research », dans D. R. EDWARDS et C. T. MCCOLLOUGH, dir., *The Archaeology of Difference. Gender, Ethnicity, Class and the "Other" in Antiquity. Studies in Honor of Eric M. Meyers*, Boston, American Schools of Oriental Research, p. 151-162.
- CROSSAN, J. D. et J. L. REED (2001), *Excavating Jesus. Beneath the Stones, Behind the Texts*, San Francisco, HarperSanFrancisco.

- DANTIER, B. (2004), *Textes de méthodologie en sciences sociales*: « Les "idéaltypes" de Max Weber, leurs constructions et usages dans la recherche sociologique », version numérique, août 2004.
- DEVER, W. G. (1980), « Archeological Method in Israel. A Continuing Revolution », *Biblical Archaeologist*, 43, p. 41-48.
- (1981), « The Impact of the "New Archaeology" on Syro-Palestinian Archaeology », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, 242, p. 15-29.
- (2001), *What Did the Biblical Writers Know & When Did They Know It? What Archaeology Can Tell Us about the Reality of Ancient Israel*, Grand Rapids/Cambridge, Eerdmans.
- DUNCAN-JONES, R. (1974), *The Economy of the Roman Empire. Quantitative Studies*, Cambridge, Cambridge University Press.
- EDWARDS, D. (1992), « The Socio-Economic and Cultural Ethos of the Lower Galilee in the First Century. Implications for the Nascent Jesus Movement », dans L. LEVINE, dir., *The Galilee in Late Antiquity*, New York/Jerusalem, The Jewish Theological Seminary of America, p. 53-73.
- EDWARDS, D. R. (2007), « Identity and Social Location in Roman Galilean Villages », dans J. K. ZANGENBERG, H. W. ATTRIDGE, et D. B. MARTIN, dir., *Religion, Ethnicity, and Identity in Ancient Galilee. A Region in Transition*, Tübingen, Mohr Siebeck, p. 357-374.
- FIENSY, D. A. (1991), *The Social History of Palestine in the Herodian Period. The Land is Mine*, Lewiston/Queenston/Lampeter, The Edwin Mellen Press (Studies in the Bible and Early Christianity 20).
- (en préparation), « Assessing the Economy of Galilee in the Late Second Temple Period: Five Considerations », dans R. HAWKINS et D. A. FIENSY, dir., *The Galilean Economic Life in the Time of Jesus*.
- FINLEY, M. I. (1972), *The Ancient Economy*, London, Chatto and Windus. Traduction française: (1975), *L'économie antique*, Paris, Les éditions de Minuit.
- (1982), *Economy and Society in Ancient Greece*, New York, Viking Press.
- FREYNE, S. (1980), *Galilee from Alexander the Great to Hadrian 323 B.C.E. to 135 C.E.: A Study of the Second Temple Judaism*, Wilmington, Glazier/Notre Dame University Press.
- (1995), « Herodian Economics in Galilee. Searching for a suitable model », dans P. F. ESLER, dir., *Modelling Early Christianity. Social*

- Scientific Studies of the New Testament in its Context*, London/New York, Routledge, p. 23-46.
- (1996), « Jesus and the Urban Culture of Galilee », dans D. HELLHOLM et T. FORNBERG, dir., *Texts and Contexts. Texts in their Textual and Situational Contexts*, Oslo, Scandinavian University Press, p. 597-622, repris en 2000b, p. 183-207.
- (1997), « Cities of the Hellenistic and Roman Periods », dans E. M. MEYERS, dir., *The Oxford Encyclopedia of Archaeology in the Near East*, New York / Oxford, Oxford University Press, volume 2, p. 29-35.
- (2000a), « La Galilée et la Judée : l'environnement social de Jésus », dans *Histoire du christianisme (des origines à nos jours)*; XIV : *Anamnèsis*, Paris, Desclée, p. 325-355.
- (2000b), *Galilee and Gospel. Collected Essays*, Boston/Leiden, Brill.
- (2004), *Jesus, A Jewish Galilean. A New Reading of the Jesus-Story*, London/New York, T&T Clark International.
- (2008), « Galilee, Jesus and the Contribution of Archaeology », *The Expository Times*, 119, p. 573-581.
- (2010), « Jesus of Galilee: Implications and Possibilities », *Early Christianity*, 1, p. 372-405.
- (2011), « Jesus in Context. Galilee and Gospel », dans R. LASALLE-KLEIN, dir., *Jesus of Galilee. Contextual Christology for the 21st Century*, Maryknoll, Orbis Books, p. 17-38.
- GILBERT, G. (2003), Review of J. D. Crossan et J. L. Reed, *Excavating Jesus. Beneath the Stones, Behind the Texts*, *Review of Biblical Literature*, <http://www.bookreviews.org>.
- GROH, D. E. (1997), « The Clash Between Literary and Archaeological Models of Provincial Palestine », dans D. R. EDWARDS et C. T. MCCOLLOUGH, dir., *Archaeology and the Galilee. Texts and Contexts in the Graeco-Roman and Byzantine Periods*, Atlanta, Scholars Press, p. 29-37.
- GUTTING, G. (2012), « How Reliable Are the Social Sciences », *Opinionator, The New York Times*, May 17.
- HENDIN, D. (2006), « A New Coin type of Herod Antipas », dans D. BARAG, dir., *Studies in Memory of Ya'akov Meshorer, Israel Numismatic Journal*, 15, p. 56-61.
- HORSLEY, R. A. (1987), *Jesus and the Spiral of Violence. Popular Jewish Resistance in Roman Palestine*, San Francisco, Harper & Row.

- (1989), *Sociology and the Jesus Movement*, New York, Crossroad.
- (1995), *Galilee. History, Politics, People*, Valley Forge, Trinity Press International.
- (1996), *Archaeology, History, and Society in Galilee. The Social Context of Jesus and the Rabbis*, Valley Forge, Trinity Press International.
- (2003), *Jesus and Empire. The Kingdom of God and the New World Disorder*, Minneapolis, Fortress Press.
- (2011), *Jesus and the Powers. Conflict, Covenant, and the Hope of the Poor*, Minneapolis, Fortress Press.
- HORSLEY, R. A. (2006), dir., *Oral Performance, Popular Tradition, and Hidden Transcript in Q*, Atlanta, Society of Biblical Literature.
- HORSLEY, R. A. et J. A. DRAPER (1999), *Whoever Hears You Hears Me. Prophets, Performance, and Tradition in Q*, Harrisburg, Trinity Press International.
- JENSEN, M. H. (2006), *Herod Antipas in Galilee*, Tübingen, Mohr Siebeck (Wissenschaftliche Untersuchungen zum Neuen Testament 2 Reihe 215).
- (2007a), « Message and Minting, The Coins of Herod Antipas in their Second Temple Context as a Source for Understanding the Religio-Political and Socio-Economic Dynamics of Early First Century Galilee », dans J. K. ZANGENBERG, H. W. ATTRIDGE et D. B. MARTIN, dir., *Religion, Ethnicity, and Identity in Ancient Galilee*, Tübingen, Mohr Siebeck, p. 277-313.
- (2007b), « Herod Antipas in Galilee: Friend or Foe of the Historical Jesus », *Journal for the Study of the Historical Jesus*, 5, p. 7-32.
- KAUTSKY, J. H. (1982), *The Politics of Aristocratic Empires*, Chapel Hill, University of North Carolina Press.
- KELLY, M. « Division of Labour in the Long Run. Evidence From the Small Change », article non publié, voir Jensen 2006, 191.
- KLOPPENBORG, J. S. (2009), « Unsocial Bandits », dans Z. RODGERS, M. DALY-DENTON et A. FITZPATRICK MCKINLEY, dir., *A Wandering Galilean. Essays in Honour of Seán Freyne*, Leiden/Boston, Brill, p. 451-484.
- KLOPPENBORG VERBIN, J. S. (2000), *Excavating Q. The History and Setting of the Sayings Gospel*, Minneapolis, Fortress Press.

- LEIBNER, U. (2009), *Settlement and History in Hellenistic Roman, and Byzantine Galilee. An Archaeological Survey of the Eastern Galilee*, Tübingen, Mohr Siebeck (Texts and Studies in Ancient Judaism 127).
- LENSKI, G. (1966), *Power and Privilege. A Theory of Social Stratification*, New York, McGraw.
- MARROU, H.-I. (1954), *De la connaissance historique*, Paris, Seuil.
- MORELAND, M. (2004), « The Galilean Response to Earliest Christianity. A cross-cultural study of the subsistence ethic », dans D. R. Edwards, dir., *Religion and Society in Roman Palestine. Old Questions, New Approaches*, London/New York, Routledge, p. 37-48.
- MOXNES, H. (2001), « The Construction of Galilee as a Place for the Historical Jesus – Part II », *Biblical Theology Bulletin*, 31, p. 64-77.
- MYRE, A. (2011), *La Source des Paroles de Jésus*, Montrouge/Montréal, Bayard/Novalis.
- REED, J. L. (2000), *Archaeology and the Galilean Jesus. A Re-examination of the Evidence*, Harrisburg, Trinity Press International.
- RENFREW, C. et BAHN, P. (2012), *Archaeology. Theories, Methods and Practice*, London, Thames & Hudson.
- RICHARDSON, P. (2006), « Khirbet Qana (and Other Villages) as a Context for Jesus », dans J. H. CHARLESWORTH, dir., *Jesus and Archaeology*, Grand Rapids/Cambridge, Eerdmans, p. 120-144.
- SAWICKI, M. (2000), *Crossing Galilee. Architectures of Contact in the Occupied Land of Jesus*, Harrisburg, Trinity Press International.
- SCOTT, J. C. (1976), *The Moral Economy of the Peasant. Rebellion and Subsistence in Southeast Asia*, New Haven/London, Yale University Press.
- (1999), *Dominion and the Arts of Resistance. Hidden Transcripts*, New Haven/London, Yale University Press.
- STRANGE, J. F. (1992), « Some Implications of Archaeology for New Testament Studies », dans J. H. CHARLESWORTH, dir., *What Has Archaeology to Do With Faith ?*, Philadelphia, Trinity Press International, p. 23-59.
- (1997), « The Sayings of Jesus and Archaeology », dans J. H. CHARLESWORTH et L. L. JOHNS, dir., *Hillel and Jesus. Comparative Studies of Two Major Religious Leaders*, Minneapolis, Fortress Press, p. 291-305.

- SYON, D. (2004), *Tyre and Gamla. A Study of the Monetary Influence of Southern Phoenicia on Galilee and the Golan in the Hellenistic and Roman Periods*, Jerusalem, Hebrew University.
- THEISSEN, G. (2006), *Le mouvement de Jésus. Histoire sociale d'une révolution des valeurs*, Paris, Cerf.
- UDOH, F. E. (2005), *To Caesar What Is Caesar's. Tribute, Taxes, and Imperial Administration in Early Roman Palestine (63 B.C.E.-70 C.E.)*, Providence (Brown Judaic Studies 343).
- VEYNE, P. (1971), *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil (Points H226).
- WEBER, M. (1965), *Essais sur la théorie de la science* (traduits de l'allemand: *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre* [1951] et introduits par Julien Freund), Paris, Plon.
- WILLEY, G. et PHILLIPS P. (1958), *Method and Theory in American Archaeology*, Chicago, University of Chicago Press.
- ZANGENBERG, J. K. (2010), « Archaeological News from the Galilee. Tiberias, Magdala and Rural Galilee », *Early Christianity*, 1, p. 471-484.

Résumé

Les recherches sur le Jésus de l'histoire se sont concentrées récemment sur le contexte social de la Galilée d'Hérode Antipas, milieu qui fut aussi celui de Jésus de Nazareth. Deux positions séparent actuellement les spécialistes. La première, basée spécialement sur les modèles sociaux, présente, comme contexte de l'activité de Jésus, une Galilée déchirée par de graves conflits économiques et sociaux. La seconde, au contraire, se basant sur les données archéologiques disponibles, dessine le portrait d'une Galilée plutôt économiquement florissante au 1^{er} siècle. Galilée selon les modèles ou Galilée selon ce qu'en découvre l'archéologie sur le terrain ? L'article montre que l'interprétation de crise, issue des projections catastrophiques des modèles, n'est pas confirmée par les recherches archéologiques récentes.

Abstract

Recent research on historical Jesus has concentrated on the social context of Herod Antipas' Galilee, the milieu of Jesus of Nazareth. Currently, two positions lead scholarly debates. The first, based on sociological models,

presents a Galilee torn by serious economic and social conflicts as the context of Jesus' activity. The second, based on the available archaeological evidence, portrays first century Galilee as rather economically prosperous. Galilee according to sociological theory or Galilee revealed by what archaeology has recovered from the ground? This article shows that the interpretation of crisis, born of the catastrophizing projections of the models, is not confirmed by recent archaeological research.